

# FAUCON DE MAI



PREMIER CHAPITRE

GILLIAN  
BRADSHAW

FANTASY



Dans la même collection :

*Notre Reine des Neiges* – Louise Cooper

*Parentibus optimis*  
« *Siquid adhuc ego sum, muneris omne tui est* »

Copyright © 1980, by Gillian Bradshaw  
Titre original : Hawk of May

*Collection Fractales/World Fantasy dirigée par Nicolas Cluzeau*  
*Ouvrage publié sur les conseils de David Beauvineau*

NESTIVEQNEN Éditions  
67, cours Mirabeau  
13100 AIX-EN-PROVENCE  
[www.nestiveqnen.com](http://www.nestiveqnen.com)

**Tous droits réservés pour tous pays**

Dépôt Légal: septembre 2004

ISBN: 2-915653-00-3



## AVANT-PROPOS

Le contexte historique de ce roman n'est que partiellement exact : je me suis permise quelques anachronismes et j'ai procédé à de sérieuses entorses par rapport au peu de connaissances dont on dispose sur l'île de Bretagne entre le départ des troupes romaines et la conquête saxonne. L'outrage le plus éhonté concerne les Orcades, pour lesquelles j'ai anticipé la conquête irlandaise, inventé des noms aussi bien que des personnages, et décrit une situation complètement différente de ce qui a vraiment existé en ce lieu. Cependant, bien que cela soit improbable, il reste possible que quelques Bretons, instruits par l'empereur Honorius pour organiser leurs défenses, aient perçu leur organisation comme la continuation de « l'Empire des Breagnes » de la fin du III<sup>e</sup> siècle et du début du IV<sup>e</sup>, et qu'ainsi ils aient pu entretenir un empire romain imprégné, de plus en plus, de culture celtique, jusqu'au VI<sup>e</sup> siècle.

En ce qui concerne le contexte mythologique, je me suis inspirée tout d'abord de plusieurs sources celtiques, puis, dans un second temps, de tous les récits écrits à ce jour à propos d'Arthur. Quelques-uns des poèmes sont vaguement basés, anachroniquement, sur des versions celtes originales : celui des pages 63-64, d'un poème sur Deirdre du XV<sup>e</sup> siècle ; page 80, d'un poème irlandais ; page 87 d'un texte du XVIII<sup>e</sup> siècle à propos du « Voyage de Brân ». Le chant des pages 225-226 est en réalité un hymne du XVI<sup>e</sup> siècle (ou d'avant) connu sous le nom du « Canon de saint Patrick » ou « Le Cri du daim ». On en chante toujours des versions qui commencent par « Je me lève aujourd'hui », au moins dans l'église anglicane, et sa mélodie est

très belle. Le poème des pages 281-282 est également irlandais, mais il est plus tardif. Les autres sont de mon cru, mais ils représentent le type de poésie courante dans l'ancien pays de Galles et l'ancienne Irlande – excepté, bien sûr, le passage de *L'Éneïde*, tiré du livre VI, 125-9.

En ce qui concerne la prononciation, le gallois paraît plus intimidant qu'il ne l'est en réalité (mieux vaut ne pas parler de l'irlandais). Le 'w' est généralement un [u] long, excepté dans quelques rares cas comme après un 'g' où il garde sa prononciation britannique habituelle. Le 'y' est généralement un [u] court : ainsi, 'Bedwyr' est composé de trois syllabes, et dans des versions plus récentes il apparaît en 'Bedivere'. 'ff' est le même que dans le mot anglais 'off', mais un 'f' simple a une consonance de 'v', comme dans l'anglais 'of'. 'dd' correspond au 'th' anglais doux, comme dans 'bathe'; 'll' se retrouve dans 'little'. 'si' est un son 'sh' – 'Sion' est l'équivalent du 'Sean' irlandais et du 'Jean' français, et il n'a aucun rapport avec les montagnes du même nom. Les autres lettres ne sont pas très éloignées de la prononciation anglo-saxonne conventionnelle. Le 'ch' est celui qu'on trouve en écossais, en allemand ou en grec ; le 'r' est roulé ; en général les voyelles sont toutes prononcées, comme en latin. L'accent se trouve généralement sur la pénultième syllabe.

J'ai utilisé les formes galloises modernes, pour la plupart, car je n'étais pas certaine des anciennes formes. Il y a une confusion totale dans les noms de lieux, mais j'imagine que c'était aussi le cas à l'époque : j'ai utilisé les formes celtiques lorsqu'elles ont été recensées. Sorviodunum/Searisbyrig est l'actuelle Salisbury (ou plutôt, Old Sarum), Ynys Witrin est Glastonbury, Camlann est située à South Cadbury, là où se trouvent les excavations. Caer Segeint est Carnavon, l'Ebrauc est l'York, Din Eidyn, Édimbourg ; quant à Yrechwydd, il s'agit d'un nom tiré de poèmes, dont la localisation est variable et que j'ai resitué selon mes besoins. Tout cela devrait suffire pour donner au lecteur une première orientation, mais puisque le roman n'est qu'en partie historique, la géographie n'est pas vraiment importante.

# 1

Lorsque la nouvelle de la mort du Pendragon parvint jusqu'à nous, j'étais en train de jouer aux bateaux sur la plage.

J'avais alors onze ans, et j'étais aussi médiocre dans les arts de la guerre que n'importe quel autre garçon dans le royaume de mon père, les Innsi Erc, les îles Orcades. Mais comme j'étais également un bien piètre chasseur, je me sentais assez différent de ceux avec qui j'avais grandi et m'étais entraîné dans la maison des garçons. J'avais encore moins de points communs avec mon frère aîné, Agravain, qui encourageait les autres à me mener la vie dure; au moins aussi dure que celle à laquelle mon père me destinait. Afin d'échapper à la pression du monde des guerriers et des apprentis-guerriers, j'allais parfois voir mon plus jeune frère, mais la plupart du temps je me réfugiais dans un lieu secret, près de la mer.

Cet endroit était situé à environ une heure de cheval de Dun Fionn, la forteresse royale. L'extrémité ouest de notre île était délimitée par une falaise. Le long de son flanc coulait en cascade un petit ruisseau qui avait creusé la roche. Tout en bas, retenu par une saillie en pierre plus dure, le courant avait créé un profond bassin qui donnait sur une plage de galets, et, derrière elle s'étendait l'infini de l'océan. Les parois de la falaise rendaient cette grotte invisible depuis le sommet, et personne à part moi ne connaissait son existence. Elle était belle, et elle m'appartenait. J'avais donné un nom à ce lieu: Llyn Gwalch, « La cascade du faucon », et à mes yeux, il s'agissait d'un monde à l'écart des Orcades et de Dun Fionn, un endroit où il faisait bon venir.

Parfois, j'y apportais ma harpe et je chantais pour les vagues qui venaient s'échouer sur la plage, coulaient dans le bassin à marée haute et bruissaient sur les galets à marée basse. Parfois, je construisais des forteresses en galets et en sable mouillé, et je mettais en place des batailles près du cours d'eau, comme s'il s'agissait d'un grand fleuve, une frontière entre plusieurs royaumes. Je m'imaginai en grand combattant, doué dans tous les arts de la guerre, aux exploits chantés dans toutes les cours royales du monde occidental, admiré par Agravaïn et par mon père. Mais mon jeu préféré consistait à construire des bateaux et à les envoyer voguer au-delà du sombre bassin, dans les méandres de la mer grise et inconnue qui se jetait dans un même élan sur tous les rivages du monde. J'envoyais mes bateaux à l'ouest, vers l'Erin, d'où mon père était venu à la voile des années auparavant, et, au-delà de l'Erin, vers cette île étrange, peut-être un archipel, que les poètes et les druides situent à l'ouest du couchant et que seuls quelques mortels peuvent contempler : le lieu où vivent les Sidhes dans un bonheur perpétuel.

J'aimais profondément mon Llyn Gwalch, et je le protégeais jalousement des intrus du monde extérieur. Je n'avais avoué son existence qu'à Medraut, mon frère cadet, et encore seulement après lui avoir fait jurer le secret. Aussi, lorsque j'entendis le bruit des pierres sur le chemin au-dessus de ma tête, je sortis en vitesse, abandonnant le curragh que j'étais en train de construire, et je commençai à escalader la falaise. J'avais laissé mon poney attaché au sommet, et je ne voulais pas que quelqu'un descende me chercher.

« Gwalchmai ? »

La voix qui provenait du sommet était celle d'Agravaïn.

« J'arrive ! » répondis-je, et je grimpai plus vite.

« Tu ferais bien de te dépêcher », dit Agravaïn. Il avait l'air en colère. « Père nous attend. Il m'a envoyé te chercher. »

J'atteignis le haut de la falaise, dégageai mes cheveux de mes yeux, et fixai Agravaïn.

« Que veut-il ? »

Je n'aimais pas cela. Mon père détestait attendre ; le temps que je revienne à Dun Fionn, il serait furieux.

« Ce qu'il veut, cela ne te regarde pas. »

Agravain était particulièrement énervé, fatigué de me chercher, et il craignait certainement qu'une partie de la colère de notre père ne retombe sur lui. « Par le soleil et le vent, vas-tu te dépêcher ?

— Je me dépêche. »

Tout en parlant, je détachai mon poney.

« Ne réponds pas ! Tu vas déjà avoir assez d'ennuis comme cela. Nous sommes en retard, et Père ne te laissera pas te présenter devant notre hôte dans cet état. Tu as l'air d'un mendiant.

— Notre hôte ? » Je m'immobilisai avant de me mettre en selle. « Est-ce un barde, ou un guerrier ? D'où vient-il ?

— De Bretagne. Je ne sais pas de quel royaume. Père m'a envoyé te quérir juste après avoir parlé avec l'homme, et c'est une bonne chose que Diuran t'ait vu chevaucher vers le sud, ou je serais encore en train de te chercher. »

Agravain talonna son cheval et s'éloigna au galop le long de la falaise.

« Viens, petit lâche ! »

Je sautai sur mon poney et je le suivis, ignorant cette insulte qu'il me lançait sans cesse. Je devais être un lâche, après tout. Si je n'en étais pas un, je n'aurais pas ignoré l'insulte. Je me serais battu avec Agravain – même si je perdais à chaque fois –, et nous aurions été en bons termes après coup. Il était toujours amical après un combat.

Un hôte venu de Bretagne, une convocation urgente... Ce Breton avait dû apporter un message important. Mon père avait de nombreux espions en Bretagne qui lui transmettaient leur rapport régulièrement – mais ils envoyaient leurs messages par des moyens détournés et ne venaient jamais en personne à Dun Fionn. Un messenger venu de Bretagne, cela signifiait un événement majeur, une victoire ou une défaite capitale pour les Saxons, la mort d'un roi important ; en tout cas, il s'agissait de quelque chose que mon père pourrait utiliser pour étendre son influence au Sud. Les Saxons avaient subi une défaite majeure face au jeune chef de guerre du Pendragon à peine une année auparavant, il ne pouvait donc s'agir de cela. S'agissait-il alors de la mort d'un roi, et mon père était-il sur le point de faire affaire avec son successeur ? Une affaire dans laquelle Agravain et moi pourrions jouer un petit rôle ? Ces pensées me rendirent triste et anxieux, aussi pressai-je mon poney et dépassai Agravain au

galop. Mon père avait toujours des projets pour moi, mais je n'accomplissais que très peu d'entre eux.

Le vent de la mer et la vitesse séchèrent le sel dans mes cheveux, et le martèlement des sabots de mon poney faisait écho au rythme du ressac ; il valait mieux penser à cela qu'à mon père. Il serait bon que la confrontation se passe rapidement, le plus rapidement possible.

*Au moins, songeais-je pour trouver un point positif, Agravain ne m'a pas demandé ce que je faisais à Llyn Gwalch.*

Le fait de penser à mon frère me fit me retourner, alarmé. Il était bien à cent pas derrière moi et il se démenait avec son cheval sur la piste difficile, l'air furieux. Il y avait deux choses que je faisais mieux que lui : monter à cheval et jouer de la harpe. Il tâchait de l'oublier, et, comme il était infiniment meilleur en combat, j'essayais de ne pas le lui rappeler, mais c'était ce que je venais à l'instant de faire. Je me fis tout petit, conscient qu'il allait me chercher querelle sous un prétexte quelconque, plus tard dans la journée, et je ralentis mon poney jusqu'au trot.

Il me dépassa sans rien dire et chevaucha devant moi, également au trot. C'était tout Agravain. Il voulait être le premier, et il l'était pratiquement toujours. Premier né, premier choisi pour succéder à mon père sur le trône, premier parmi les garçons de l'île qui s'entraînaient pour être des guerriers. Mon père était immensément fier de lui, et il ne restait jamais longtemps fâché à son encontre. Je regardai le dos de mon frère et ressentis le désir de pouvoir lui ressembler.

Nous chevauchâmes jusqu'à Dun Fionn en silence.

La forteresse était édiflée en pierre très claire. Elle en tirait son nom : « Forteresse Blanche ». C'était une place forte récente, construite l'année de la naissance d'Agravain, trois ans avant la mienne, mais elle était déjà aussi renommée et puissante que les autres forteresses plus anciennes, comme Temair ou Emhain Macha en Erin, et Camlann ou Din Eidyn en Bretagne. Elle se situait sur le point le plus élevé de la falaise, surplombant la mer, entourée de douves ainsi que de murs hauts et épais. Deux tours de garde, inspirées des antiques forts romains, flanquaient la seule porte qui fait face à l'Ouest. La forteresse avait été conçue par mon père, et son pouvoir ainsi que son renom résultaient d'une myriade de stratégies et de tactiques, politiques autant que

militaires, menées avec un succès impeccable. Si ma mère planifiait toutes les stratégies, c'était mon père, le Roi Lot Mc Cormac des Innsi Erc, qui les avait menées de telle manière qu'il était devenu l'un des rois les plus puissants de Bretagne et d'Erin.

Alors qu'Agravain et moi franchissions la porte, je me demandai, nerveux, ce qu'il attendait de moi. Nous laissâmes nos chevaux dans l'écurie et nous nous dirigeâmes, derrière la salle de banquet, vers la chambre de notre père, qui était petite et spartiate. Les rayons poussiéreux du soleil rentraient par un espace ouvert entre le mur et le plafond destiné à évacuer la fumée du foyer. De toute évidence, mon père attendait depuis un moment : le messenger avait dû quitter la pièce depuis un certain temps. L'air semblait figé et il y flottait une certaine tension, comme lors d'une conversation interrompue. Ma mère était assise sur le lit et étudiait une carte ; un gobelet de vin importé était posé sur la table de nuit à côté d'elle. Un autre gobelet, délaissé – celui de Lot – se trouvait près du sien. Lorsque nous entrâmes, mon père releva les yeux du sol et nous regarda en face. Ma mère nous jeta un rapide coup d'œil, puis son regard retomba pour étudier la carte. Dans l'air crépitait un sentiment d'impatience : mon père était en colère.

Il n'était pas un homme de haute stature, et malgré tout, indiscutablement, il était roi, rayonnant d'arrogance et d'autorité. Ses cheveux et sa barbe, jaunes et épais, semblaient presque surgir de sa tête, comme expulsés par son corps maigre et nerveux, et la chaleur de ses yeux bleus pouvait écorcher quiconque les croisait. Mes ancêtres viennent de l'Ulster, et on dit que nombre des fils de Lug à la Longue main, le dieu du soleil, font partie de la lignée de mon père. Tous ceux qui parlent avec Lot, même peu de temps, s'en retrouvent au moins à moitié convaincus.

Il ignore Agravain et me fixa.

« Où étais-tu ces deux dernières heures ? »

Tandis que je bafouillais, à la recherche de mes mots, Agravain répondit :

« Il était en bas, au bord de la mer, à ramasser des huîtres ou quelque chose comme cela. Je l'ai retrouvé à une bonne heure de cheval d'ici. »

Le regard de Lot se fit plus dur :

« Pourquoi n'es-tu pas resté ici à t'entraîner au javelot ? Tu as bien assez besoin d'entraînement. »

Comme cela se produisait toujours en présence de mon père, tous mes mots s'asséchaient dans ma gorge, et je fixai le sol, mal à l'aise.

Lot renifla.

« Tu ne seras jamais un guerrier. Mais tu pourrais essayer, au moins, d'en apprendre assez pour ne pas déshonorer ton clan. »

Comme je ne trouvais toujours rien à dire et que je ne croisais pas son regard, il ferma les poings, furieux, puis il eut un haussement d'épaules explicite, il se retourna et continua d'arpenter le sol.

« Oublions cela. Est-ce que l'un de vous peut se figurer pourquoi je vous ai convoqués ?

— Vous avez reçu un message de Bretagne », répondit rapidement un Agravaïn agité. « Que s'est-il passé là-bas ? Les Saxons ont vaincu quelqu'un et maintenant les rois vous demandent de l'aide ? »

Ma mère Morgawse releva le nez de sa carte en souriant et ses yeux se posèrent un instant sur moi. Mon cœur bondit.

« N'as-tu rien à dire, Gwalchmai ? »

Sa voix était grave, douce et belle. Elle-même était sublime : grande, aussi brune que Lot était blond. Ses yeux étaient plus sombres que la mer à minuit. Elle coupait le souffle à toute personne qui lui jetait le moindre coup d'œil, et elle attirait le regard comme la laine attire l'eau. Fille légitime du Grand Roi Uther, elle avait été offerte en mariage à l'âge de treize ans, sceau d'une alliance contre laquelle elle avait, depuis, lutté sans cesse. Elle haïssait son père Uther de toute son âme. Je l'adorais.

Après un silence, Lot jeta un regard dans sa direction et comprit que la carte lui avait déjà inspiré un plan d'action. Il hocha la tête pour lui-même, puis son regard revint à moi.

« Il y a... Un important roi est mort, n'est-ce pas ? » demandai-je, prenant mon courage à deux mains. « S'agit-il de Vortipor ? »

Mon père me lança un regard de surprise, puis eut un sourire sauvage.

« Effectivement. Un roi est mort. Mais ce n'est pas Vortipor de Dyfed. »

Il s'approcha du lit et resta là à regarder la carte, désignant le Dyfed de son doigt, puis il suivit la ligne de la rivière Saefern jusqu'à l'endroit où elle traverse le Powys, avant de tracer les côtes

marines de l'Elmet et de l'Ebrauc jusqu'au Rheged, et à nouveau il descendit le long de la frontière est de la Bretagne. Dans le regard de Morgawse luisait un feu sombre et profond, ainsi qu'un sentiment de triomphe et une joie silencieuse. Je savais qui était mort, et ce que projetaient mes parents. Il n'y avait qu'un seul roi dont la mort put apporter une telle joie à ma mère.

« Uther, Pendragon de Bretagne, repose, mort, à Camlann », dit Morgawse, très doucement. « Le Grand Roi est mort, de maladie. »

Son sourire était plus doux que la chute des flocons de neige lors d'une noire nuit d'hiver.

Agravain resta debout, silencieux, puis hoqueta « Uther », incrédule.

Lot, rejetant sa tête en arrière, se mit à rire tout en applaudissant.

« Uther mort. Je pensais que le fils de la vieille mégère avait en lui plus d'années à vivre que cela ! »

Je regardai Morgawse. Elle avait une réputation de sorcière à travers toute la Bretagne. Je me demandais si Uther avait souffert, combien de temps la maladie avait duré. Si elle était responsable... non, comment quelqu'un dans les Orcades pouvait tuer un homme en Dumnonie?... et j'étais heureux que l'homme qu'elle détestait soit mort.

«... Ce n'est pas tout », continua mon père. « Il y a une controverse sur celui qui doit lui succéder. »

La controverse était certes inévitable. J'en avais souvent entendu parler, même dans les Orcades. « *Uther n'a pas d'héritier mâle, seulement de nombreux bâtards* ». La Bretagne était à l'aube d'une guerre civile, comme cela avait été le cas trente ans auparavant à la mort de Vortigern. Mon père, qui avait alors permis à trois des rois de l'époque de régner en Bretagne, pourrait saisir là l'opportunité de tenter sa chance pour devenir le Grand Roi.

Lot continua et se mit à révéler ses projets tout en arpentant le sol, faisant voler la poussière dans les rayons du soleil...

«... Docmail de Gwynedd a réclamé le titre au conseil, en clamant que les rois de Gwynedd méritent d'être Grands Rois, sous prétexte qu'ils descendent du Grand Roi romain Maximus, mais Gwlgawd de Gododdin s'est opposé à lui... Docmail a conclu des alliances avec le Dyfed et le Powys, et il a envoyé des

messages à Gwlgawd pour lui demander de renoncer à sa prétention au titre de Pendragon. Gwlgawd a peur et cherche à former une alliance de son côté. Il a envoyé des messagers à Caradoc d'Ebrauc... et à moi. »

Lot sourit à nouveau, triomphalement. Il s'arrêta tout près du lit et regarda la carte.

« Caradoc se joindra à nous ou pas, comme il lui plaira. Moi, je m'y rends. Avec ma troupe et les réserves de Gwlgawd, nous pouvons repousser Docmail à la mer ! Quant à Gwlgawd... il sera aisé de le manipuler. »

Il s'écarta de la carte et recommença à marcher de long en large. Ses yeux lançaient des éclairs et il garda les poings fermés tandis qu'il comptait les rois et les royaumes, les loyautés et les inimitiés.

« Si nous arrivons du nord en force pour rejoindre Gwlgawd, le Strathclyde rejoindra probablement Docmail, et Urien de Rheged pourrait réclamer le titre de Pendragon pour lui. Urien, voilà une force dont il faut se méfier... Cependant, il est mon beau-frère, et il devra tenter des négociations avant de déclarer la guerre. Ces négociations, nous pouvons les faire traîner... »

— Sois prudent », intervint Morgawse. « Les alliances seront incertaines. On ne peut jamais compter sur quelque alliance que ce soit en Bretagne. Il y aura d'autres prétendants au titre avant la fin de cette guerre, et trop de royaumes ne se sont pas encore déclarés. »

Lot hocha la tête, sans s'arrêter de marcher.

« Bien sûr. Il faudra aussi diviser les rois autant que possible, et veiller à répartir le butin équitablement entre nos alliés – Diuran pourra nous y aider, de même qu'Aidan. Après cela, il nous faudra du temps et nous devons fermer de temps à autre les yeux sur les rivalités entre clans, en tenant compte du fait que nous ne pouvons pas laisser les Ui Niaill commencer à se battre, ou rien ne pourra les arrêter. »

Il sombra dans le silence, réfléchissant à un moyen de contrôler les luttes entre clans. Au final, il questionnerait Morgawse, elle lui donnerait les fruits d'une mûre réflexion, et cela fonctionnerait.

Pris d'une grande nervosité, je parvins à balbutier :

« Et... et qu'en est-il d'Arthur ? »

Lot me jeta à peine un coup d'œil, tandis que Morgawse me regarda avec acuité. Arthur avait été le chef de guerre d'Uther, et si la moitié des histoires racontées était véridique, la troupe du Grand Roi le suivrait, avec ou sans Uther. Grâce à cet atout, Arthur possédait le pouvoir, bien qu'il ne fût qu'un des bâtards d'Uther, un homme sans clan de surcroît. Il ne pouvait réclamer pour lui-même le titre de Pendragon, mais il était certainement en position de placer un Grand Roi sur le trône.

— Arthur ? » Lot haussa les épaules, l'esprit toujours focalisé sur les luttes entre clans. « Il ne soutiendra personne. Il va continuer à combattre les Saxons avec la troupe royale – ou avec la plus grande partie de cette troupe qu'il pourra entretenir.

— Sois prudent », prévint de nouveau Morgawse d'un ton encore plus acéré. « Le seigneur Arthur est dangereux. Il est le meilleur chef de guerre de Bretagne, et il ne restera pas neutre si on le provoque.

— Oh, ne crains rien. » Lot restait désinvolte. « Je ferai très attention à ton précieux demi-frère. Je l'ai vu commander.

— Moi aussi. »

Sa voix était basse, mais Lot s'arrêta et leurs yeux se croisèrent l'espace d'un instant. Il resta silencieux et la regarda. Pendant un moment, on aurait cru que le soleil pâlissait, que la poussière restait figée dans l'air et qu'un gouffre s'était ouvert sur le monde. Je frémis. Je reconnaissais cette noire lumière dans ses yeux. La haine, la marée noire qui avait noyé Uther, transformant ses amis en ennemis, provoquant une invasion étrangère et des dissensions civiles, jusqu'à ce que finalement ce gouffre l'engloutisse, peut-être... À présent la haine de Morgawse s'était retournée contre Arthur. Je me demandais à nouveau comment Uther était mort.

Agravain bougea légèrement. Il était resté silencieux durant la conversation, ses yeux brillant d'excitation. Il savait que, ses quinze ans arrivant dans un mois, il serait assez vieux pour être emmené lors de la campagne. À présent, dans le silence, il explosa :

« Puis-je venir ? »

À ces mots, mon père se souvint de nous, se retourna de notre côté et sourit à nouveau. Il traversa la pièce jusqu'à mon frère et lui donna une tape sur l'épaule.

« Bien sûr. Pourquoi crois-tu que je vous ai appelés ? Nous partons le mois prochain, en mars. Je laisse Diuran en charge de la moitié de la troupe ainsi que des auxiliaires des Hébrides, et je vais te confier également à ses soins. Sois attentif, et il te montrera comment une troupe doit être menée. »

Agravain ignora ce dernier point et insista sur ce qui l'excitait :

« Je pourrais me battre durant les batailles ? »

Le sourire de Lot s'agrandit encore davantage et il laissa sa main posée sur l'épaule d'Agravain.

« Tu es si pressé ? Tu ne combattras pas jusqu'à ce que je sois certain que tu saches comment t'y prendre – mais personne n'apprend à combattre en jetant des javelots sur des cibles. Tu iras dans les batailles. »

Agravain saisit la main de Lot, l'embrassa, son visage illuminé de joie à la perspective de se battre.

« Merci, Père ! »

Lot jeta ses bras autour de son fils aîné, lui donna une vigoureuse accolade et le secoua et riait.

« C'est bien. Tu recevras les armes tôt, demain, toi et ceux de ton âge. Va dire à Orlamh qu'il faut qu'il te prépare pour la cérémonie. »

Agravain quitta la pièce et c'est à peine s'il ne sautillait pas de plaisir à chaque pas. Je me retournai pour le suivre, mais mon père me dit :

« Gwalchmai, attends. »

La pièce sembla rétrécir et se transformer en piège. Je me retournai et attendis.

Lorsqu'Agravain fut parti, Lot alla à la table de nuit, ramassa son gobelet et y versa du vin. La lumière du soleil frappa le liquide et se refléta en un feu rouge et profond tandis qu'il le versait. Il s'assit sur le lit et me regarda, me jaugea. J'avais déjà senti ce regard assez souvent, mais je piétinai, mal à l'aise, en évitant de le regarder dans les yeux. Mon père soupira.

« Eh bien ? » demanda-t-il.

« Quoi ? » Je regardai le couvre-lit.

La voix de mon père continua :

« Ton frère est très excité à propos de cette guerre, il a hâte de prouver sa valeur et de gagner son honneur, ainsi que celui de son clan. Qu'en est-il de toi ? »

—Je ne suis pas assez vieux pour la guerre », dis-je nerveusement. « Il me reste au moins encore deux ans de formation dans la maison des garçons. Et tout le monde sait que je suis un guerrier médiocre. »

Je jetai un regard à Lot. Les coins de sa bouche s'affaissèrent.  
« Oui, tout le monde le sait. »

Il but un peu de vin. La lumière du soleil jouait sur son collier en or et sur sa broche. Elle étincelait dans ses cheveux, le faisant plus que jamais ressembler à Lug, le dieu du soleil. Il jeta un regard à ma mère et ajouta :

« Je ne comprends pas cela. »

La colère me gagna. Une autre chose que tout le monde savait, c'était que mon frère cadet, Medraut, n'était pas le fils de Lot, bien que nul ne sût qui était son père, et Lot suspectait quelque chose de similaire à mon sujet. Je ne ressemblais certes pas à mon père, contrairement à Agravaïn. Ma ressemblance avec ma mère effaçait tout autre trait de famille. J'avais moi-même quelques doutes de ma filiation avec Lot, mais je n'aimais pas lorsque mon père me les jetait à la face.

Il surprit ma colère.

« Oh ? Qu'y a-t-il encore ? »

De nouveau effrayé, je me forçai à me calmer.

« Rien. »

Lot soupira profondément et se frotta le front.

« Je m'en vais le mois prochain. Je m'en vais à la guerre, ce qui signifie que je risque de ne pas revenir. Je ne pense pas que je vais mourir cette fois, mais il faut s'y préparer. Donc, puisque je vais avoir d'autres choses à penser jusqu'à mon départ, je veux savoir maintenant... » Il laissa sa main retomber et me fixa avec férocité. Ses yeux brûlaient d'un éclat âpre, pleins d'énergie et d'arrogance. « Je veux savoir, Gwalchmai, ce que tu vas devenir. »

J'étais paralysé. La réponse m'échappait, et finalement je répondis simplement :

« Je ne sais pas. »

Je croisai son regard. Je le soutins un instant. Il frappa de son poing la table de nuit et jura silencieusement.

« Par les vents, par les chiens de l'Enfer, tu ne sais pas ! Je vais te le dire : je ne le sais pas non plus. Mais je me pose des questions. Tu es membre d'un clan royal, fils d'un roi et d'une fille de

Grand Roi. Je suis un chef de guerre, ta mère est une stratège. Et que sais-tu faire à part monter à cheval et jouer des chansons sur ta harpe ? Oh, pour sûr, être barde est une profession honorable, mais pas pour les fils de roi. Nous partons pour la guerre, Agravain, le clan et moi. Si Agravain est tué, ou si notre allié Gwlgawd se révèle être un traître, sais-tu ce qu'il adviendra de toi ?

— Je ne pourrais pas être roi ! » dis-je, choqué. « Vous pouvez choisir qui vous voulez au sein de notre clan pour vous succéder, Diuran, ou Aidan, ou n'importe qui : tous sont plus qualifiés que je ne le suis.

— Mais ils ne sont pas mes fils. Je veux qu'un de mes fils me succède. »

Le regard de Lot resta fixe un peu trop longtemps.

« Mais je ne te choisirai pas.

— Vous ne pourriez pas », dis-je.

« Et cela ne te met même pas en colère ? » demanda amèrement mon père.

« Pourquoi devrais-je être en colère ? Je ne veux pas être roi.

— Alors que veux-tu être ? »

Je baissai à nouveau les yeux.

« Je ne sais pas. »

Lot se leva violemment.

« Il faut que tu le saches ! Je veux savoir ce que tu vas devenir pendant que je serai là-bas, à la guerre ! »

Je secouai la tête. Le désespoir emmêlait ma langue.

« Je suis désolé, Père. Je ne sais pas. Seulement... je ne suis pas un roi, ni un barde, ni... je ne sais pas. Je veux quelque chose, quelque chose d'autre. Je ne sais pas ce que c'est. Je ne peux pas être un guerrier valable, je n'ai pas le talent pour cela. Mais un jour... rien n'est assez important pour moi en ce moment, mais parfois j'ai des rêves et... et il y a quelque chose dans les chansons. Une fois, j'ai rêvé d'une épée, incandescente, nimbée de rouge, et le soleil et la mer... » Je me perdais dans mes pensées, tentant de nommer ce qui m'agitait intérieurement. « Je ne peux pas encore comprendre cela. Mais il est important que je l'attende, car il est plus important de se battre pour cela que pour quoi que ce soit d'autre — mais, malheureusement, je ne sais pas ce que c'est... »

Faiblement, je laissai la phrase en suspens, rencontrai à nouveau le regard de mon père et détournai encore les yeux.

Lot attendit la suite, réalisa qu'il n'y en avait pas et secoua la tête.

« Je ne te comprends pas. Tu parles comme un druide, prétendant faire des prophéties. Tu veux être un druide ? Je ne pense pas. Quoi, alors ?

— Je ne sais pas », dis-je misérablement, et je fixai le sol.

Je pouvais sentir ses yeux toujours fixés sur moi, mais je ne relevai pas la tête. Après un instant, le bruit de ses pas sur le plancher m'indiqua qu'il se dirigeait vers le lit.

« Soit, je n'en attendais pas plus. » Sa voix était froide et brusque. « Tu ne sais même pas de quoi tu parles, et tu ne sais pas combattre. Lorsqu'un conflit survient, au lieu de faire face, tu t'enfuis. Agravain et tes professeurs disent que tu es craintif. Craintif. Un lâche. C'est ainsi qu'ils te désignent dans la maison des garçons, ai-je entendu dire. Un homme sans honneur. »

Je me mordis la lèvre pour retenir un cri de colère. Je me souciais de mon honneur, mais je ne m'en préoccupais pas autant que les autres. Peut-être, me disais-je, que ce n'était pas la même chose.

« Reste donc là, à Dun Fionn », dit Lot. « Va jouer de la harpe et monter à cheval. Maintenant sors d'ici. »

Je me retournai pour m'en aller, mais juste au moment où j'atteignis la porte, je sentis le regard de ma mère sur moi et me retournai. Je réalisai soudain qu'elle m'avait observé depuis le moment où j'avais parlé de mes rêves. Ses yeux étaient plus noirs que la nuit et plus beaux que les étoiles. Lorsqu'ils rencontrèrent les miens, elle sourit, un sourire lent, secret, merveilleux, qui n'était destiné qu'à moi.

Lorsque je quittai la pièce, ma misère allégée par son attention, je sentis que son regard me poursuivait à l'extérieur. Et même si je la vénérais, même si son sourire suffisait à contrebalancer la colère de mon père et à me satisfaire, je me demandais encore comment le roi Uther était mort, et cela me mettait mal à l'aise.